

MÈRE & FILS

L'histoire commence il y a environ 11 ans et demi. Par le hurlement de l'enfant : «ouaaah!!!», auquel répond le chœur : «C'est un garçon!». On sort les serviettes bleues, les tapes dans le dos, les bâtons de hockey et les cigares. Les grands-parents soupirent de soulagement : «Le nom de la famille est assuré!». Le père, fier et paternel, demande à l'assemblée de ne pas fumer autour du bébé. Tétant leurs cigares de plus belle, les spectateurs se réjouissent : «N'est-ce pas un père merveilleux ? Ce sera bien le fils de son père ! Tel père, tel fils !»

Doucement, je déshabille mon bébé tout en bleu. Une vérification méthodique pour apaiser mon cœur de mère. Oui, il est complet : dix doigts, dix orteils, un pénis, deux testicules. Je claques des doigts, le bébé sursaute. Bon, il entend. Et il tourne la tête en cherchant le sein.

Une petite personne complète... Mon désir d'une fille se change en élan d'émotion. Je vais prendre soin de toi, petit. Je me battrais pour ton droit à l'humanité, pour que tu aies accès à toutes les émotions et à toutes les expériences humaines. Toi, mon chéri, tu ne vivras pas enfermé dans les stéréotypes.

Facile à souhaiter quand on sort de l'expérience puissante de l'accouchement. Mais pas si facile à réaliser durant les mois et les années qui suivent. Quand le bébé a deux ans, sa grand-mère ridiculise la préférence qu'il a pour sa longue et douce jaquette de flanelle. À la garderie, on lui dit qu'il n'y a que les femmelettes (c'est-à-dire les filles) pour pleurer quand elles tombent et s'écorchent le genou. À l'école, le professeur s'extasie devant ses habiletés en maths et en sciences. Ses dessins gentils de fleurs sortant d'une bouche n'attirent que des signes de tête distraits. Mais Spiderman, Superman et les Ducs du Hasard sont des modèles clairs de masculinité. Comprends-tu le message, fiston ?

Oui, il le comprend très bien. Quelques années plus tard : «Tu fais la vaisselle. C'est ta job, t'es la mère!» Je me retiens de frapper sa petite gueule sexiste. J'essaie l'humour : «Cher enfant, faire la

vaisselle ne te fera pas tomber le pénis!» Cela marche. Cette fois. En rinçant la dernière assiette, il me lance : «Y'est encore là!» Nous éclatons de rire.

Mais le rire et l'humour ne sont pas toujours à portée de la main. Le train-train quotidien est traversé de complications déchirantes. Quand un amant tolère mal de voir l'enfant plonger dans le lit, pour ses caresses matinales, est-ce parce que c'est un enfant mâle ? Serait-il plus généreux avec une fille ? Qui est alors en compétition avec qui ? Et avez-vous déjà essayé d'entretenir deux conversations en même temps, sur des sujets tout à fait disparates ? Quand le tiraillement est trop fort, je propose un film, un jeu de balles, le parc Belmont... n'importe quoi qui atténue le besoin de parler. L'évasion procure un soulagement occasionnel, mais pas des solutions.

Élever un fils, c'est peut-être apprendre à vivre sans solutions. Il y a quelques mois, par exemple, j'arrive à la maison dans un état pitoyable, et je trouve mon fils m'attendant pour dîner. Je pleure, je tremble, je rage contre un monde qui ne permet pas aux femmes de circuler librement. Mon auto est tombée en panne sur l'autoroute et j'ai dû faire du pouce pour rentrer. Un conducteur s'est arrêté dans un crissement de pneus, avec en tête autre chose que des intentions serviables. Encore trop bouleversée pour le cacher, je raconte à mon fils la tentative de viol. «Mais pourquoi est-ce que l'homme t'a fait ça ?» demande-t-il sans arrêt. J'explique plutôt mal : «Y'est malade. Y'a beaucoup d'hommes comme ça. Et c'est pour ça que je t'ai toujours dit de demander de l'aide à une femme si jamais t'es perdu ou si t'as des problèmes.» Cette explication ne calme pas ses inquiétudes : «Est-ce que c'est une maladie ? Est-ce que tous les hommes l'ont ? Comment je saurai si je l'ai ?» Bon, je suppose que j'ai fait une erreur. Bien des gens pensent que les femmes qui sortent seules sont sexuellement disponibles, à aborder ou à prendre. Ce qui rend les femmes craintives à l'idée de sortir seules. Et c'est peut-être ça qu'ils veulent : garder les rues pour eux-mêmes.

Plus tard, quand je mets Tim au lit, je me penche pour l'embrasser : «Bonne

nuit.» Il ferme les bras autour de mon cou et glisse sa langue dans ma bouche. Ce n'est pas le «french kiss» mais sa tentative pour m'immobiliser qui me fait lever le cœur. Je lui crie : «Non ! Tu ne dois jamais - jamais - forcer quelqu'un à t'embrasser!», et je me rue hors de sa chambre en claquant la porte, dégoûtée.

Maudit ! Je me retrouve à la cuisine, vraiment déconcertée. J'ai voulu lui souhaiter tendrement «bonne nuit», pas l'engueuler. Lui a voulu se battre pour jouer. Il le fait tout le temps avec son père. Ça fait partie du trip masculin - de toujours essayer et tester sa force. Il fait partie de ce monde, il est pris pour y vivre, y survivre. C'est peut-être mon problème à moi ; j'aurais dû suivre ce cours de Wendo au YWCA l'automne dernier. Je ne joue pas à ces maudits jeux-là d'habitude, parce que je suis convaincue de perdre dès le début. Hostie. Il n'y a plus une goutte de scotch dans la maison. Mais Donna et Johanne sont là, au bout du fil. Elles savent. J'appelle au secours : je suis en train de me perdre à materner le mâle.

Contradictions. Confusion. Hésitations, remises en question. C'est parfois ce que je tire au sort. La vision féministe d'un monde meilleur n'est pas un mode d'emploi de la vie quotidienne. Il est difficile de savoir quoi faire, à certains moments, et les mises sont élevées. Je ne veux pas «fucker» cet enfant. Et je ne veux pas me fucker moi-même non plus. Je mise sur la conviction que nos intérêts ne sont pas fondamentalement en conflit. Et que le temps arrangera les choses.

Masculinité : un ensemble complexe de qualités et d'expériences qui assurent, finalement, la prérogative mâle à tous ceux qui «sont à la hauteur». Élever un fils provoque un intérêt durable pour la masculinité. En préparant une communication sur le harcèlement sexuel, à mon Cégep, je m'adresse sciemment aux hommes. Comment les hommes peuvent-ils collaborer à la solution du problème ? Je teste mon discours auprès de Tim. Je parle d'hommes s'opposant à d'autres hommes qui harcellent des femmes. Tim met le doigt sur le problème : «Mais si un gars se mêle de ça, il va perdre ses amis ?» J'ajoute cette notion à mon propos ; si je

ne peux combattre cette attitude, je peux peut-être la démasquer et la détourner.

Et, cherchant toujours à résoudre ces incessantes contradictions, j'en vois une autre dimension: le soi-disant principe féminin. Si je ne peux contrer toutes les valeurs patriarcales, je peux certainement l'encourager à être doux et attentif.

Même là, dans la sphère de ma supposée spécialité, c'est plus facile à dire qu'à faire. Les poupées et les nounours que je lui donne deviennent les accessoires d'un jeu de démolition, et non pas un jeu de sensibilité. Les plantes s'étiolent et crévent, faute d'intérêt et de soins. Et puis Tim revient un jour du magasin d'animaux et il implore un petit cochon d'Inde. «Quoi! Des rats! Des rongeurs!» Il faut me convaincre un peu, mais voici ce qui arrive: vient d'abord Herbie, un petit cochon d'Inde rapide et nerveux. La touchante solitude d'Herbie entraîne des économies et l'arrivée d'un compagnon,

Alfie. Suivi lui-même de livres détaillant les meilleurs soins à donner aux cochons d'Inde et de plans pour leur créer un environnement stimulant. Puis un chat. Puis un autre. Cela s'étend à quelques initiatives intéressantes pour garder des enfants et des animaux du voisinage; et à un massage qui n'est pas mal quand j'arrive à la maison fatiguée et bourru. Et quelques autres items que je pourrais mentionner. Mais il ne faut pas exagérer et appeler ça le bonheur. Appelons ça un jeu d'équilibre.

Et cet équilibre n'est pas à dédaigner, quand j'ai si souvent l'impression de me battre à mort, contre lui et le monde. Parfois même contre le monde féministe: «Que ça doit être décourageant d'élever un enfant qui ne grandira que pour te considérer comme une inférieure!» m'a dit un jour une féministe américaine rencontrée à une conférence - elle-même mère d'une fille et fière de son coup. À ce

moment-là, j'ai vu rouge: «Ma maudite! Ta pitié, tu peux te la mettre où tu penses! C'est un fils que j'ai et c'est un fils que je vais élever.»

Aujourd'hui, un commentaire semblable pourrait encore m'enrager. Mais je peux tempérer cette rage par le désir de discuter. Une discussion qui chercherait à relier toutes les dimensions des luttes de femmes, en éducation, en santé, sur les lieux de travail, dans les médias, dans la famille, dans l'éducation des enfants. Une discussion qui établirait *quand* nous devons nous rencontrer entre femmes et *quand* nous pouvons laisser de la place aux questionnements des hommes sensibles. Et je pense que cette discussion prouverait que nous pouvons élever nos fils pour qu'ils ne soient pas nos supérieurs mais nos alliés. ■

SHIRLEY PETTIFER



Illustration Mimi Côté